

**KEÏTA, Fatou, *Rebelle*, Nouvelles Éditions  
Ivoiriennes, Présence Africaine,  
Paris, 1998, 233 p.**

**Cuasante Fernández, Elena**

Grupo de Investigación "Estudios de Francofonía", Universidad  
de Cádiz, Departamento de Filología Francesa e Inglesa, C/  
Bartolomé Llompart s/n., 11003-Cádiz, España,  
Tlfn.: (34) 956.245004, Fax: (34) 956.220444  
E-mail: cuasante@santander.sopernet.com

BIBLID [1132-3310 (1998) 7; 307-313]

Il est bien connu que l'histoire de la littérature africaine d'expression française écrite par des femmes est très récente (puisqu'elle remonte aux années 70) et qu'elle n'a cessé de se développer au cours des années 80-90. Jusqu'à cette date, la scène littéraire en Afrique avait été exclusivement dominée par les hommes. À l'exception de rares noms comme Mongo Beti ou Sembène Ousmane, les écrivains africains s'étaient, entre autres, chargés de nous donner une image trompeuse, sexiste et superficielle du rôle de la femme dans tout le continent africain. Fatiguées donc d'entendre parler d'elles et sur elles, les femmes africaines décidèrent de prendre elles-mêmes la plume et de nous donner une image réelle de leur situation et de leurs malheurs dans une société qui semblait être en train de se moderniser dans tous les domaines sauf dans ceux qui les concernaient directement. C'est dans la catégorie de prise de conscience et de prise de parole de la part des femmes qu'il faut

ranger le dernier roman de Fatou Keïta. Cette écrivaine cote-ivoirienne avait fait son entrée dans l'univers littéraire en 1996 avec des oeuvres pour la jeunesse. Mais avec *Rebelle* elle semble s'être éloignée de ce type de littérature pour se consacrer maintenant à une littérature plus engagée et plus personnelle.

Ce roman nous raconte l'histoire d'une jeune fille africaine, Maliouma, élevée dans un milieu traditionnel, qui ne subit pas le rite d'excision. Tout au long de l'histoire, des thèmes très chers à la littérature africaine en général et à celle des femmes en particulier, reviendront sans cesse, mais le noyau de l'histoire est la présence chez la protagoniste, d'une partie de son corps, le clitoris, considéré en Afrique comme un attribut masculin qu'il faut obligatoirement enlever aux femmes.

Divisé en 30 courts chapitres, ce roman nous raconte, par un retour en arrière, des différents événements tels qu'ils ont été vécus par sa protagoniste. En effet, de retour à son village natal, Maliouma essaie de faire pour elle-même et pour nous tous, le bilan de sa propre vie: *Un nuage qui, telle une éponge sale, effaçait le tableau de sa vie présente pour la ramener dans un passé qu'elle croyait oublié. [...] En quelques minutes, elle vit sa vie défiler devant elle (5).*

Son enfance s'était déroulée à Boritouri , [...] *un beau petit village fier de ses valeurs et de ses traditions. Les règles y étaient établies, et personne ne les remettant en cause, chacun connaissait son rôle et sa place dans la communauté. Un village paisible et sans histoire (5).* Élevée par sa mère et délaissée par son père, elle se sentait néanmoins une fille gâtée, mais le moment de l'excision arrive et avec celui-ci, le commencement de tous ses malheurs. Maliouma se refuse à subir cette épreuve mais, pourquoi ce refus de la protagoniste à suivre un rite si important dans la vie d'une femme africaine? D'un côté, à cause de son désir de ressembler à Sanita. Sanita était, elle aussi, une fille africaine mais qui, vivant dans la capitale, ne venait au village que pendant les vacances. Ses parents -deux fonctionnaires africains qui avaient fait leurs études en France- se sentaient fiers de leurs traditions mais préféraient soustraire leur fille au rite d'excision.

Comme Sanita, Maliouma voulait elle aussi garder *ce petit bout d'elle même. Cette petite partie de son corps si douce au toucher* (18). C'est donc très tôt dans l'oeuvre, et dans la vie de sa protagoniste, que se produit la rencontre de la femme avec son corps. D'autre part, comme elle avait surpris l'exciseuse du village dans des attitudes sexuelles avec un homme, et sans comprendre la raison des cris et des gémissements de celle-ci, Maliouma avait associé cette scène avec le rite d'excision. L'exciseuse avait à plusieurs reprises essayé de convaincre Maliouma de l'importance de cette épreuve mais, face à la négative de la fille et ne voulant surtout pas perdre sa réputation de femme chaste et austère, elle décide d'accéder aux désirs de Maliouma et de faire semblant de lui pratiquer cette opération. Maliouma, loin d'imaginer les malheurs que cette décision devrait lui occasionner plus tard, se sentait à présent fière de son corps car *après tout qui irait regarder entre ses jambes?* (28). Personne, à l'exception de l'exciseuse, ne connaîtrait jamais son secret. Mais bientôt, à l'occasion d'un mariage forcé par son père, son secret est dévoilé. Violée, humiliée et répudiée par son mari le soir même du mariage, Maliouma décide de quitter son village et de s'en aller très loin. Mais où? Pour l'instant, son destin est encore incertain.

Arrivée à Salouma, la capitale, elle trouve du travail chez un couple d'enseignants européens; mais, à l'occasion d'un voyage en Europe avec eux, M. Bireau, attiré par la beauté de cette jeune fille africaine, essaie de la forcer. La scène du viol revient donc dans cette deuxième partie de sa vie et Maliouma se voit encore obligée de fuir, mais cette fois-ci, ce n'était plus l'Afrique qu'elle aurait à parcourir mais la France: *Elle était de nouveau seule, ne sachant où aller, mais pire, elle se trouvait à présent en terre étrangère. Le malheur ne la lâchait pas. Devrait-elle passer toute son existence telle une fugitive?* (70).

Comme tant d'autres jeunes africains venus en Europe, elle loge pendant quelques années dans un foyer où la plupart de locataires sont des africains: *Elle y avait retrouvé l'Afrique, à présent si loin derrière. Ici plusieurs nationalités de ce continent se*

*rencontraient, mais il régnait une seule et même ambiance noire (77).* En France elle devra, entre autres, subir le problème de la langue et celui de l'adaptation culturelle, mais c'est aussi en France et au contact de cette autre culture que Maliouma prendra conscience de ses droits en tant que femme et de l'urgence de faire quelque chose pour améliorer la vie des femmes africaines. Car le thème de l'excision, moteur du changement de sa vie, revient dans cette deuxième partie de manière dramatique: la petite fille d'une amie meurt des suites de l'opération, ce qui pousse résolument notre héroïne à lutter pour les droits des femmes. Mais elle savait que pour atteindre son but il lui fallait avant tout acquérir un niveau d'instruction qui lui avait été systématiquement nié en Afrique où *elle ne pouvait que subir son destin. Celui d'une femme (29).*

C'est aussi en France et grâce à sa relation avec Philippe que Maliouma prend conscience de son corps et de sa sexualité. Mais à travers le couple interracial formé par Maliouma et Philippe, Fatou Keïta essaie avant tout de mettre le doigt sur les problèmes d'acceptation, de la part de deux sociétés, des couples dominos: *Il savait bien sûr que leur couple dérangeait et dérangeait aussi bien dans son milieu que dans celui de Maliouma (118).* Cette non-acceptation sociale aboutira à l'échec de leur relation.

Après avoir fini ses études à l'Institut d'Études Sociales, Maliouma envisage la possibilité de rentrer en Afrique aider les femmes, mais de retour au pays natal, Maliouma sera le "chasseur chassé" car, après avoir commencé une liaison avec un homme qui, cette fois-ci, partageait avec elle la même couleur de peau, la même langue et la même religion, après l'avoir épousé, eu trois enfants et avoir connu des jours heureux, elle devra subir tout ce à quoi, depuis très longtemps, elle essayait de faire face: la solitude à deux, la polygamie, le viol conjugal, l'incompréhension, les menaces, les mauvais traitements aussi bien physiques que psychologiques d'un homme qui se disait son mari et qui, du simple fait d'être né homme, pensait avoir tous les droits sur elle. C'est justement après avoir subi toutes ces aberrations que Maliouma prend la décision de se consacrer à fond à la lutte pour la liberté et le mieux-être de la femme africaine.

Mais ignorait-elle les barrières qu'elle aurait à franchir avant d'obtenir son but? Non, elle ne les ignorait pas, et c'est justement parce qu'elle savait qu'elle avait affaire à une société dans laquelle les rapports entre les femmes et les hommes avaient toujours été ce qu'ils continuaient encore à être, une société qui se montrait assez réticente à tout ce qui venait de l'extérieur et très particulièrement, à tout ce qui venait de l'Occident, une société où les mots "liberté de la femme" semblaient être des mots tabous, que cette femme *Rebelle*, décide de se rebeller ouvertement contre tout et contre tous. Et puisque c'était aux femmes qu'elle voulait s'adresser en premier, elle décide de commencer sa lutte par une question qui concerne directement et exclusivement les femmes, l'excision:

*Il s'agissait, disait-on, d'enlever à la femme ce qui ressemblait à un pénis, attribut on ne peut plus masculin. Mais les seins n'étaient-ils pas le symbole suprême de la féminité? Alors, pourquoi n'avait-on jamais pensé à enlever aux hommes cet attribut féminin: les mamelons? (197).*

*Dieu les avait créées avec le clitoris. Pourquoi et au nom de quoi, un simple être humain pouvait-il décider que l'oeuvre du "Tout Puissant" était imparfaite? [...] Certes il y avait des erreurs de la nature [...], des malformations, des infirmités, mais de là à croire que la moitié de la population mondiale, c'est-à-dire, toutes les femmes de la terre, avaient une même malformation! (218). [...] Pourquoi, après tout, avait-on peur de la sexualité féminine? Pourquoi une femme ne devait-elle pas ressentir le même plaisir qu'un homme? (219).*

C'est ainsi que la protagoniste de notre histoire prend à la fin de cette oeuvre la parole pour crier, dénoncer et condamner ouvertement les abus que presque toutes les femmes africaines subissent, dans une société où tout semble être fait par et pour l'homme.

Ainsi, et comme on l'avait annoncé ci-dessus, des thèmes majeurs de la littérature africaine écrite par des femmes réapparaissent avec force dans le dernier roman de Fatou Keïta. Certains thèmes comme les différences existantes entre les femmes élevées dans un milieu rural et celles élevées dans un milieu urbain, les problèmes des sociétés polygames, les malheurs des femmes appartenant à ce type de sociétés, les abus des hommes, l'importance des rites, ou le problème des couples dominos, avaient déjà été abordés par les écrivaines africaines de la première génération. Ces femmes eurent, entre autres, le mérite d'entrer dans un domaine qui leur avait été pendant très longtemps interdit, celui de l'écriture. Elles choisirent la narration à la première personne afin d'être les témoins - réels ou fictionnels- des abus dont elles, femmes africaines, avaient été l'objet. Mais la littérature des dernières années, c'est-à-dire, celle des écrivaines de la deuxième génération, semble avoir abandonné le genre autobiographique au profit d'histoires de vies de femmes écrites, cette fois-ci, à la troisième personne. Dans leurs oeuvres, les écrivaines de la deuxième génération introduisent des thèmes qui, par pudeur ou par prudence, n'avaient été abordés par leurs prédécesseures. Des thèmes tels que le corps et la sexualité des femmes sont devenus des thèmes majeurs de leurs oeuvres. Ces auteures de la deuxième génération ont donc, elles aussi, continué à prendre la parole non seulement pour se raconter mais de plus pour se rebeller contre une société dans laquelle elles, africaines modernes, ne pouvaient plus trouver leur place. C'est pour cela que, aussi bien par le choix des thèmes que par son écriture, l'oeuvre de Fatou Keïta s'accorde parfaitement aux tendances actuelles de la littérature africaine. De la même manière qu'avant elle, Calixthe Beyala, Ntugwetondo Angèle Rawiri ou Véronique Tadjo l'avaient fait, Fatou Keïta envisage avec son roman l'exploration de certaines matières considérées tabous. Elle utilise le thème des mutilations sexuelles et/ou d'aliénation du corps féminin comme un bon argument politique pour effectuer une révision en profondeur de la situation de la femme africaine moderne et pour entreprendre, en même temps, une remise en question de la société africaine en général. Fatou Keïta essaie à

travers son oeuvre de démontrer aux femmes qu'il existe des formes de vie autres que celles marquées par la tradition, que leur rôle dans la société ne se réduit pas simplement à celui d'être mères et/ou épouses, qu'elles n'ont pas que des devoirs mais aussi des droits, entre autres, le droit à l'éducation et à l'accomplissement aussi bien personnel que professionnel, le droit d'être maîtresses de leurs corps et de vivre ouvertement leur sexualité, mais surtout le droit d'être libres et de se rebeller contre toute aliénation de leur personne.